

Zeitschrift:	Entretiens sur l'Antiquité classique
Herausgeber:	Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique
Band:	67 (2022)
Artikel:	La relation entre le temps présent et "L'histoire universelle" dans l'Antiquité gréco-romaine et en Occident (XIXe-XXe siècles)
Autor:	Inglebert, Hervé
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1055060

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

IX

HERVÉ INGLEBERT

LA RELATION ENTRE LE TEMPS PRÉSENT ET “L'HISTOIRE UNIVERSELLE” DANS L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE ET EN OCCIDENT (XIX^e-XXI^e SIÈCLES)

ABSTRACT

It is not necessary to relate a story of the present time to a story of the totality of the past. Nevertheless, this temptation has existed at various times. The wars of the end of the Republic and the establishment of the Principate were the occasion for a new reflection on the meaning of the Roman Empire (Diodorus of Sicily, Nicolas of Damascus, Pompeius Trogus) in connection with the previous empires or the development of ancient civilization. From 1770, the unifying concept of History has structured European philosophical universal histories (Herder, Hegel, Marx) since the origins of humanity. After 1870, the development of academic universal history and historiographical studies were the context in which Felix Jacoby created the hybrid notion of *Universal- und Zeitgeschichte*. Finally, global history now claims to go beyond the Eurocentric horizon of progressive universal history. By calling into question the continuity between the present time of globalization and the totality of the past, she rediscovers a Polybian intuition. But unlike the ancient historian, this distinction is made while preserving the unitary concept of History, which is problematic.

Pour comparer les descriptions du temps présent dans l'Antiquité et de nos jours, on doit mettre en relation plusieurs aspects : les différentes définitions des temporalités historiennes (passé ancien, passé récent, temps présent, histoire immédiate) ; les diverses méthodes d'enquête (autopsie, témoignages, utilisation

de documents, reprise de la tradition, enquête critique sur les sources, déconstruction des présupposés des historiens actuels) ; les conceptions de la nature de l'écoulement du temps (succession d'âges partiellement unifiée par un thème – dans l'Antiquité : histoire d'un peuple, d'un pouvoir, de l'Église ; après 1750, devenir général unifié = Histoire) ; les types de récit selon le mode temporel (discontinu et descriptif : annales, chronique ; continu et explicatif : histoire) ; les structures de récit selon le traitement des thématiques (histoire monographique, locale ou générale (nationale ou impériale) ; annales-biographies chinoises ; histoire universelle) ; les régimes d'historicité des historiens. On pourrait y ajouter les aspects contextuels, principalement sociologiques et idéologiques, et ceux relevant des techniques littéraires de la présentation du passé.

On privilégiera ici la question du lien entre le passé proche ou des événements contemporains et le passé ancien. Toutefois, pour comparer les problématiques antiques et actuelles sur ce sujet, on doit également prendre en compte la conception dominante des XIX^e et XX^e siècles, celle de l'histoire universelle, qui a amené à déformer les approches gréco-romaines et contre laquelle s'est développée l'histoire globale.

1. Les questionnements sur les liens entre histoire du passé et histoire du présent

L'histoire contemporaine peut désigner d'abord l'histoire qui fonde notre monde actuel et intégrer alors le passé récent : pour nous, celle qui commencerait en 1789, 1848, 1914 ou 1945 ; pour Diodore, celle qui va d'Alexandre à César ; pour Tacite ou Cassius Dion, celle qui débute avec Auguste ; pour Eusèbe de Césarée, celle qui commence avec la Pentecôte qui fonde l'Église. Mais le terme peut également renvoyer à la seule histoire péri-contemporaine qui regroupe le passé proche (aujourd'hui l'histoire du temps présent définie par l'existence de témoins vivants) et l'histoire immédiate.

1.1. *Les aspects méthodologiques de la connaissance du passé et du présent*

Que cela soit dans l'Antiquité ou aujourd'hui, les deux problèmes méthodologiques principaux de l'enquête sur le péri-contemporain sont celui des sources, qui incluent nécessairement des témoignages contemporains écrits ou oraux, et celui de la distance critique, même si celle-ci n'implique pas nécessairement un recul historique temporel. Dans l'Antiquité classique, le genre littéraire de la description du passé récent ou du temps péri-contemporain était généralement appelé *historia* (chez Hérodote) ou *syngraphê* (chez Thucydide) et reposait sur une enquête fondée principalement sur l'expérience personnelle de l'historien (autopsie) et sur les témoignages oraux,¹ mais aussi parfois à partir d'archives (Tacite). L'historien pouvait également intégrer l'usage ponctuel d'archives à propos d'un passé plus ancien, comme dans le cas des traités entre Rome et Carthage rapportés par Polybe (3, 22 et 24). À côté de cette "histoire", dont la définition associait les critères méthodologiques et temporels, il existait une autre forme de récit, sur un passé plus lointain (ou à partir d'un passé lointain, car les *Antiquités judéennes* de Flavius Josèphe vont jusqu'à une époque récente), que l'on appelait en grec "archéologie" et en latin "antiquités". Cette connaissance du passé ancien s'appuyait principalement sur les récits antérieurs, mais intégrait aussi des traditions locales orales en lien avec des documents, des monuments, des vestiges ou des rituels. Toutefois, *historia* ou *syngraphê* purent désigner dès l'époque hellénistique des récits portant sur un arc chronologique très large.

La professionnalisation de l'histoire à partir de 1750 à Göttingen et la mise en place de la critique systématique des sources à partir de 1810 à Berlin ont transformé le métier des historiens au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle, en intégrant l'érudition antiquaire de la Renaissance dans la pratique

¹ SCHEPENS (1980) ; MARINCOLA (1997) 63-85.

historienne. Désormais, l'avoir-lu (les sources datant de l'époque étudiée) pouvait jouer le rôle de l'avoir-vu et de l'ouï-dire, et la critique des sources permettait de reprendre le modèle antique de l'enquête autoptique et de le projeter sur le passé au détriment de l'acceptation de la tradition. Aussi, le problème de la relation entre la description du passé et celle du présent se posait-il de manière fort différente dans l'Antiquité et à partir du XIX^e siècle du point de vue des méthodes. Pour les historiens anciens, mais cela est encore vrai au XVIII^e siècle avec *An universal history* et en fait jusque vers 1850 en Europe, on écrivait une “histoire universelle” en combinant une histoire du passé qui reprenait surtout la tradition écrite antérieure (soit une addition des histoires successives des divers présents formant ce que l'on appelle aujourd’hui l'*historia perpetua*,² soit le plus souvent une synthèse déjà existante), et une histoire du présent originale, car fondée sur l'enquête personnelle de l'historien. Cette distinction entre réception de la tradition et enquête personnelle, qui reposait sur un rapport méthodologique différent aux sources, explique que parfois (c'est le cas pour Ammien Marcellin) la tradition manuscrite ne nous ait conservé que la partie contemporaine de l'historien, le résumé antérieur étant jugé moins important puisque déjà connu par des textes plus complets contemporains des événements décrits.³ En revanche, après 1850, il n'y eut plus en principe pour les historiens modernes de différence de nature entre le récit sur le passé ancien, le passé proche et le présent, car tous pouvaient reposer sur des enquêtes fondées à partir des sources contemporaines des événements. Les seules différences résidaient dans l'abondance et la nature des sources (peu d'archives pour l'Antiquité classique, mais bien plus en Mésopotamie antique ; pas de sources audio-visuelles

² Ce sens moderne est différent de la notion ancienne d'*historia perpetua* (histoire annalistique générale et continue) présente chez Cicéron, *Lettre 112, 2*, à Lucceius où il l'oppose aux monographies consacrées à des événements spécifiques extérieurs (une guerre) ou intérieurs (la conjuration de Catilina).

³ Ceci est différent dans les abrégés d'histoire romaine (comme chez Eutrope) où la totalité des temps est résumée.

avant le XX^e siècle...). L'extension du modèle de l'enquête au passé lointain eut comme conséquence de valoriser les sources écrites et la distance critique fut désormais comprise de manière temporelle (le "recul historique") et non plus en termes d'exigence de neutralité (le "recul historien" comme c'était le cas théoriquement pour Thucydide, Polybe ou Tacite). Après 1850, malgré quelques exceptions,⁴ les historiens ont majoritairement délaissé l'étude du temps présent, sauf dans le champ de l'histoire nationale, où les historiens affirmèrent l'existence de continuités millénaires et n'hésitèrent pas à participer aux débats politiques contemporains (Guizot, Droysen, Fustel de Coulanges, Mommsen).

1.2. *Le concept d'Histoire*

Un autre aspect essentiel à prendre en compte, depuis 1750 environ,⁵ est l'existence du concept d'*Histoire*, qui relie le présent au passé, voire à l'avenir, sous la forme d'une histoire unifiée de l'humanité (sauf dans le cas de l'hypothèse des civilisations parallèles). L'apparition de l'idée d'un devenir historique unitaire et compréhensible par les humains a eu trois conséquences fondamentales.

D'abord, grâce au concept unificateur d'*Histoire*, on pouvait dépasser la description accumulative du passé, l'*Universalhistorie* du *Brodgelehrte* de Schiller,⁶ pour écrire une *Universalgeschichte* ou une *Weltgeschichte*, en mettant en évidence son unité garantie par un *nexus rerum*, un *Zusammenhang* ou une providence immanente. Mais de 1770 à 1870, les modèles unitaires vinrent des philosophes et des théoriciens de l'histoire, qui privilégiaient un aspect particulier – politique, religieux, économique ou culturel – et non des historiens, qui prenaient en compte toutes les

⁴ RENOUVIN (1925) ; BLOCH (1946).

⁵ KOSELLECK (1975).

⁶ *Was heißt und zu welchem Ende studiert man Universalgeschichte? Eine akademische Antrittsrede* (24 mai 1789).

données. Néanmoins, à la fin du XIX^e siècle, à cause des révolutions politiques, du développement scientifique et industriel, des nationalismes et de l'impérialisme colonial, les historiens européens acceptèrent le modèle d'un progrès de l'humanité qui s'achevait avec la civilisation occidentale contemporaine conçue comme la fin de l'Histoire. Ce schéma européocentrique permettait de combiner toute l'érudition historienne sur le passé et l'unité de l'histoire universelle : la diversité spatiale des cultures connues au XIX^e siècle fut projetée sur un axe chronologique qui allait de la Préhistoire à l'Occident contemporain.

L'impact de la Révolution française, qui créa par contrecoup l'Ancien Régime, amena Hegel⁷ à développer sa réflexion sur l'historicité (*Geschichtlichkeit*). Or, l'affirmation de l'unité du devenir historique (l'Histoire) et de sa continuité (depuis 1750) n'était pas compatible de manière évidente avec l'affirmation de l'historicité (depuis 1800) qui supposait qu'il existait des périodes différentes, et non seulement des âges divers. Cette tension entre la continuité et la discontinuité de l'Histoire a fondé les débats sur la periodisation, du XIX^e siècle à aujourd'hui.

Enfin, le concept d'Histoire et les révolutions américaine et française ont profondément modifié la nature du lien entre passé, présent et futur, en créant de nouveaux régimes d'historicité, définis par leur jugement sur le devenir :⁸ le passé a pu continuer à être un modèle pour certains, mais cette position traditionnelle est devenue réactionnaire ; la pensée que le présent était meilleur que le passé, mais que l'Histoire était désormais achevée, a fondé la position conservatrice ; l'idée que l'avenir serait encore meilleur que le présent justifiait une position futuriste qui pouvait être soit réformiste soit révolutionnaire.

⁷ AUTHIER (2019).

⁸ KOSELLECK (1979) ; HARTOG (2002). Il est en réalité difficile de définir des régimes d'historicité collectifs propres à des époques données. En revanche, cette approche se révèle pertinente dans des cas individuels, soit dans le cadre d'études littéraires de l'écriture de l'histoire : GRETHLEIN (2013) ; soit pour l'étude des relations au temps dans des circonstances précises : INGLEBERT (2020).

Ainsi, l'apparition du concept d'Histoire vers 1750, celle de la notion d'historicité vers 1800 et l'extension du modèle de l'enquête contemporaine au passé lointain après 1810 sont autant de différences essentielles entre les historiens d'autrefois et ceux d'aujourd'hui. Cela a des conséquences fondamentales sur l'articulation entre passé et présent dans les récits historiens, que nous étudierons dans trois contextes différents : celui de l'Antiquité gréco-romaine, où le concept d'Histoire n'existe pas ; celui des années 1870-1970, qui a vu l'apogée de l'histoire universelle européocentrique ; celui du début du XXI^e siècle, marqué par le développement de l'histoire globale.

2. Les liens entre histoire du présent et histoire du passé dans l'Antiquité

Comme de nombreux aspects de l'histoire du présent dans l'Antiquité ont été étudiés lors de ces *Entretiens*, on n'analysera ici que quelques aspects complémentaires.

2.1. *Les temps et les méthodes pour les connaître*

L'existence chez les Grecs et les Romains de temps différents et leurs liens avec les méthodes permettant de les connaître peuvent être résumés dans le tableau suivant.

2.2. *La question de "l'histoire universelle antique"*

"L'histoire universelle antique" est une construction historiographique du XIX^e siècle.⁹ Cette notion recouvre en réalité divers types de récits (synchroniques ou diachroniques), dont la liste et la chronologie varient d'un historien moderne à l'autre,

⁹ DESIDERI (2001).

Tableau 1

**Les relations entre les temps (en abscisses) et les méthodes
(en ordonnées) dans l'Antiquité gréco-romaine**

Temps	I- Passé		II-Temps péri-contemporain	
	1-Passé lointain	2-Passé récent (un à trois siècles)	3-Passé proche (= temps présent des Modernes)	4-Histoire immédiate
Méthodes et récits				
Expérience et autopsie	Impossible	Impossible	Possible et préférable	Possible et préférable
Recours aux témoignages oraux	Impossible	Impossible	Possible et conseillé	Possible et conseillé
Recours aux archives, aux monuments et aux vestiges (autopsie partielle du passé)	Possible mais assez rare (plus courant en Mésopotamie, en Égypte et chez les Juifs)	Possible	Possible (courant dans l'histoire ecclésiastique)	Possible (procédé d'avocat, courant dans l'histoire ecclésiastique)
Recours aux traditions locales, généralement orales	Courant	Possible	Possible	Possible
Recours à des textes révélés	Confiance envers la Bible (Tanakh) chez les Juifs et les chrétiens	Confiance envers la Bible (Nouveau Testament) chez les chrétiens	Non, car révélation close	Non, car révélation close
Reprise de la tradition historienne ou érudite antérieure	Oui, parfois avec réserve	Oui, mais avec réserve chez les historiens (classiques ou ecclésiastiques)	Possible mais avec une volonté de dépassement	Possible mais avec une volonté de dépassement
Types de récits par période	<i>Archaologia Antiquitates</i>	<i>Historia Syngraphê Annales</i> (Tacite)	<i>Historia Syngraphê</i>	<i>Historia Syngraphê</i> + rhétorique de l'éloge ou du blâme
Titres courants (à l'époque impériale) des récits depuis les origines des empires ou de Rome jusqu'au présent	<i>Historia Syngraphê Annales</i> Chronographies/Chroniques			

certains commençant à Hérodote,¹⁰ d'autres à Éphore¹¹ ou Polybe,¹² voire Diodore.¹³ Ceci pose quatre problèmes.

Le premier est que, puisque la notion d'Histoire n'existant pas encore, il n'y avait pas de réelle périodisation (les âges antiques ne sont pas des périodes au sens moderne¹⁴), d'où, par exemple, l'intérêt constant pour Alexandre sous l'Empire romain. En revanche, un historien "universel" pouvait donner du sens à son récit par le choix de son point de départ, soit en s'insérant dans une tradition dont il reprenait les présupposés (*Hellenika*,¹⁵ histoire de Rome, chronique chrétienne), soit en privilégiant un commencement propre.

Le deuxième point est celui des totalités de l'"histoire universelle" antique. Malgré Zoile d'Amphipolis et Anaximène de Lampsaque, une totalité chronologique "historique" n'exista qu'à partir du I^{er} siècle av. J.-C.¹⁶ (avec Castor de Rhodes et Diodore) et la totalité géographique supposait d'accepter une équivalence idéologique entre *Hellenika* et *oikoumenê* à partir d'Alexandre, ou entre l'*imperium Romanum* et l'*orbis terrarum* à partir de la fin de la République. Enfin, depuis Thucydide, la question de la totalité de l'information (pour les thèmes politiques, militaires, et secondairement culturels) amenait à privilégier l'histoire contemporaine qui seule, grâce à l'expérience personnelle et à l'enquête de l'historien, pouvait en théorie relater la plupart des hauts-faits et des discours.¹⁷ Si la narration embrassait aussi le passé, il fallait combiner un abrégé des temps antérieurs et la description détaillée des temps contemporains. L'unité chronologique du récit se dissociait selon les temps et les méthodes, entre deux totalités différentes, celle de la tradition disponible mais résumée et celle de l'information sur le présent. On écrivit ainsi des

¹⁰ ENGELS (2008).

¹¹ VATTUONE (1998) ; BREGLIA (2001) ; MARINCOLA (2007).

¹² INGLEBERT (2014) 218-236.

¹³ SULIMANI (2011) 53-54.

¹⁴ Voir la discussion.

¹⁵ TUPLIN (2007).

¹⁶ MAZZARINO (1966).

¹⁷ CANFORA (1972).

“histoires universelles” continues à partir d’une documentation discontinue, ce qui explique que la durée décrite par chaque livre était variable et décroissait généralement au fil du récit (sauf exception comme chez Ammien Marcellin¹⁸).

Un troisième aspect est celui de la relation particulière entre un passé divers et un présent devenu immuable. On a pu en effet avoir par deux fois l’impression idéologique que l’histoire de Rome s’était figée dans une éternité perpétuelle. Avec Auguste d’abord, ce qui a pu entraîner, après Tacite, un abandon de l’histoire latine traditionnelle ; sous Constantin ensuite, en lien avec l’idéologie eusébienne d’un Empire romain chrétien qui durerait jusqu’à la fin des temps. On peut alors interpréter l’œuvre d’Ammien comme une réaction critique, les événements du IV^e siècle venant démentir le rêve de Constantin et de ses fils.¹⁹

Le dernier point est celui de la réflexion de certains historiens antiques sur les prédecesseurs à qui ils reconnaissaient un statut de précurseur : Éphore pour Polybe (pour l’histoire “oikouménique”), Hérodote et Éphore pour Diodore (pour l’histoire “commune” ou “générale”). Cela a pu influencer la pensée de certains modernes.

3. Le lien entre présent et histoire universelle aux XIX^e et XX^e siècles

3.1. *Un nouveau contexte*

Le contexte de l’écriture de l’histoire fut différent au XIX^e siècle, pour des raisons méthodologiques (l’extension de la méthode de l’enquête au passé lointain), conceptuelles (l’existence de la notion d’Histoire) et sociologiques (la spécialisation académique et l’apparition des récits d’histoire universelle universitaires). Une histoire universelle personnelle (comme celles de Cesare Cantù,

¹⁸ BLECKMANN dans ce volume.

¹⁹ RODA (2006).

Leopold von Ranke ou Theodor Lindner avant 1914) n'était possible qu'en privilégiant une perspective particulière et en travaillant de seconde main pour les périodes dont on n'était pas spécialiste. Le résultat était insatisfaisant en termes de totalité ou de pertinence des connaissances, mais pouvait apporter une signification globale par une cohérence synecdotique, celle de la partie pour le tout, en choisissant un thème et en lui donnant une valeur générale. Il en fut de même pour de nombreux théoriciens de l'histoire au XX^e siècle (Hans Freyer et Alfred Weber après 1945).

3.2. *Les réalisations avant 1914*

La question principale des histoires universelles universitaires de 1870 à 1950 fut de savoir comment lier un présent jugé méthodologiquement obscur (car lié à des sources souvent inaccessibles, en partie orales, et pour lequel le recul historique temporel fait défaut) à un passé universel de mieux en mieux connu. L'idéologie libérale du progrès permit de concevoir après 1870 l'histoire universelle comme la juxtaposition d'un présent (et d'un avenir) occidental à un passé pluriel, la situation européenne étant généralement jugée à toutes les époques comme supérieure à celle des autres.²⁰

Les premières histoires universelles académiques furent entreprises sous la direction de Wilhelm Oncken²¹ et de Heinrich Theodor Flathe.²² Elles allaient jusqu'au temps présent et développaient un récit concernant la civilisation occidentale héritière de l'Orient ancien. Le projet de Hans Ferdinand Helmolt²³ fut très différent, car il adopta un plan géographique²⁴ sous l'influence

²⁰ GOODY (2006).

²¹ ONCKEN (1876-1891).

²² FLATHE (1884-1892).

²³ HELMOLT (1899-1907).

²⁴ 1. Préhistoire et histoire des Amériques des Précolombiens au XIX^e siècle ; 2. Histoire du Pacifique et de l'océan Indien ; 3. Asie occidentale et Afrique ;

des travaux de Friedrich Ratzel. En rejetant le plan chronologique quadripartite européen (Antiquité, Moyen Âge, Époque moderne, Époque contemporaine), en intégrant les peuples “sans histoire” jusque-là étudiés par l’ethnographie, en privilégiant l’échelle planétaire, et en commençant avec l’Amérique et non avec l’Orient, Helmolt s’opposait résolument à l’héritage hégélien. Seul le dernier volume, consacré au XIX^e siècle, présentait un monde uniifié autour de l’Europe grâce aux relations maritimes. Jugé proche du modèle d’Éphore et trop statique, car privilégiant les espaces régionaux au détriment des migrations et des contacts océaniques, ce modèle ne s’imposa pas.²⁵ Ensuite, Julius von Pflugk-Harttung,²⁶ influencé par Lamprecht, tenta de combiner la chronologie et la géographie,²⁷ l’unité de l’œuvre résidant dans l’insistance sur le développement du commerce européen et l’expansion coloniale depuis la fin du XV^e siècle.

Le modèle de Helmolt supposait dans son dernier volume une “globalisation” à partir de différents foyers culturels ; celui de Pflugk-Harttung décrivait une “occidentalisation”, une homogénéisation liée à l’expansion européenne depuis les Grandes découvertes, ce qui fut ensuite le modèle le plus fréquent d’associer le présent au passé. Ces *Weltgeschichten* universitaires décrivaient une histoire optimiste et téléologisée de l’humanité qui culminait avec les États de l’Occident contemporain.²⁸ On retrouve la même chose en France.²⁹

4. Méditerranée ; 5. Europe du sud-est et de l’est ; 6. Peuples germaniques ; 7. Peuples latins ; 8. Le XIX^e siècle.

²⁵ MIDDELL (2004). Il fut cependant repris dans le projet resté inachevé de la *Blackwell History of the World* de 1998 à 2008.

²⁶ PFLUGK-HARTTUNG (1908-1910).

²⁷ 1. Antiquité ; 2. Moyen Âge ; 3. Orient ; 4. Temps modernes 1500-1650 : époque (*Zeitalter*) religieuse ; 5. Temps modernes 1650-1815 : époque (*Zeitalter*) politique ; 6. Temps modernes depuis 1815 : époque (*Zeitalter*) nationale et sociale (États-Unis, Amérique centrale et du sud, unités nationales européennes, mise en place du système des puissances mondiales, expansion coloniale européenne).

²⁸ BERGENTHUM (2011).

²⁹ LAVISSE (1894-1905).

3.3. Jacoby en son temps

Si la catégorie de *Zeitgeschichte* était absente de l'historiographie antique, on y trouvait cependant une pratique gréco-romaine d'écriture de l'histoire péri-contemporaine ou d'un passé récent qui incluait toutefois trois projets différents avec chacun leurs méthodes : celui d'une histoire immédiate dont l'historien a été témoin voire acteur (Thucydide, Ammien Marcellin) ; celui d'une histoire d'un passé proche fondée sur l'ouï-dire des témoignages ou des archives (Hérodote, Tacite) ; celui d'un passé récent, où il fallait également s'appuyer sur des auteurs antérieurs (Diodore pour l'histoire d'Alexandre à César). L'utilisation de la catégorie d'*Universalgeschichte* pour l'Antiquité est également discutable. Les divers récits sur la totalité du passé décrivaient une série de *praxeis* ou de *res gestae* en relation avec une personne, une cité, un peuple ou la succession des empires. Si ceci structurait la chronologie et les récits, il n'existe pas une catégorie englobant ces diverses traditions (histoires "oikouménique", "commune", "de tous les peuples", "des empires"). On peut donc penser que la catégorie *Universal- und Zeitgeschichte* est composée de deux termes équivoques et anachroniques et que leur réunion pose problème.³⁰ Dans ce volume, Guido Schepens a analysé la notion de *Zeitgeschichte* dans son contexte immédiat ; on propose ici une approche complémentaire, qui insiste sur l'*Universalgeschichte*.

Le développement de la pensée de Jacoby a déjà été bien étudié.³¹ En 1908-1909, après avoir rejeté les plans alphabétique, chronologique et géographique, il opta pour un plan thématique par genres littéraires en neuf sections, qui insistait sur l'évolution de ces genres et intégrait en partie leur ordre chronologique d'apparition ; l'histoire universelle apparaissait dans deux

³⁰ La typologie de Jacoby a toutefois été reprise et adaptée à l'Antiquité tardive par Paweł JANISZEWSKI (2006), p. 17 : les *Universal Histories* sont insérées avec les *Contemporary Histories* et les *Histories of Early Periods Only* dans la rubrique générale de la *Political Historiography*.

³¹ SCHEPENS (2006).

rubriques de la *Griechische Zeitgeschichte*. Puis en 1915-1917, il proposa d'autres plans. Pour finir, en 1922, il décida de classer les fragments des historiens grecs en six groupes. Seuls les trois premiers groupes furent ensuite publiés, avec des commentaires, sous des titres parfois un peu différents : *Erster Teil : Genealogie und Mythographie* (n° 1-63, 2 volumes, 1923-1926) ; *Zweiter Teil : Zeitgeschichte* (n° 64-261, 4 volumes, 1926-1930) ; *Dritter Teil : Geschichte von Städten und Völkern (Horographie und Ethnographie)* (n° 266-856, 1923-1958). La partie 4, *Biography and Antiquarian Literature*, a été partiellement publiée sous la direction de Guido Schepens,³² et la partie 5, *Geography*, confiée à Hans-Joachim Gehrke. Ces deux dernières parties ont été intégrées dans le projet *Jacoby on line* sous la direction de Ian Worthington.

Tableau 2

Les divers plans de Felix Jacoby pour *Die Fragmente der griechischen Historiker*

1908-1909	1915	1917	1922-1957
I-Testimonia-Hecataios	I-Mythographie	I-Genealogie	I-Geschichte der Sagenzeit (Genealogie und Mythographie) = <i>Erster Teil: Genealogie und Mythographie</i>
II-Genealogie (Mythographie)	II-Zeitgeschichte des griechischen Volkes (<i>koinai historiai, Hellenika, Chronica</i>)	II-Ethnographen und Horographen	II-Universal- und Zeitgeschichte. Chronographie = <i>Zweiter Teil: Zeitgeschichte</i> A-Universal- und Zeitgeschichte (<i>Koinai historiai, Hellenika</i>); B-Spezialgeschichte und Monographien (<i>Kata meros syntaxeis</i>); C-Autobiographien, Memoiren und Memoirenhafte (<i>Hypomnemata</i>); D-Zeittaffeln (<i>Chronika</i>).

³² JACOBY (1998-1999).

III-Ethnographie	III-Geschichte <i>kata ethnè kai poleis</i>	III-Zeitgeschichte	III-Geschichte von Völkern und Städten (Ethnographie und Horographie) = <i>Dritter Teil: Geschichte von Städten und Völkern (Horographie und Ethnographie)</i>
IV-Griechische Zeitgeschichte <i>2-Ephoros und die Universalhistoriker saec. IV</i> <i>8-Die kompilierende Universalhistorie saec I ff.</i>	IV-Antiquarische Literatur und Biographie	IV-Chronographen	IV-Antiquarische Geschichte und Biographie
V-Chronographie	V-Geographie	V-Alle übrigen Autoren	V-Geographie
VI-Horographie (Lokalgeschichte)			VI-Unbestimmbare Autoren. Theorie der Geschichtsschreibung
VII-Biographie und Literaturgeschichte			
VIII-Geographische Literatur			
IX-Adeloi			

Il faut y ajouter le plan alternatif du 7 novembre 1915 :
I-Fragments des historiens par ordre alphabétique ; II-Textes sur la théorie et la méthode de l'écriture de l'histoire ; III-Description de la tradition historiographique selon les perspectives grecques.³³

La deuxième partie de *Die Fragmente der griechischen Historiker* s'est donc finalement intitulée *Zeitgeschichte* ; il ne faut pas en déduire un déclassement de l'*Universalgeschichte* dans la pensée de Jacoby après 1922. D'abord, elle était déjà incluse dans la *Zeitgeschichte* en 1909. Ensuite, la deuxième partie (*Zeitgeschichte*) de 1922 se subdivise en quatre chapitres aux titres

³³ SCHEPENS dans ce volume.

allemands et grecs. S'il a bien existé des ouvrages intitulés *Syntaxis*, la rubrique *Kata meros syntaxeis* regroupe des ouvrages consacrés à de grands personnages ou à des guerres particulières, dont aucun n'a *syntaxis* dans son titre ; en revanche, on trouve bien dans les *Chronika* des œuvres appelées *Chronikē syntaxis*. Ensuite, le titre générique *Zeitgeschichte* n'est guère adapté aux "histoires communes" et à la plupart des chroniques, même si ces deux genres vont généralement jusqu'au temps présent. Enfin, *Zeitgeschichte* a deux significations différentes : une générique (englobant l'*Universal- und Zeitgeschichte*) et une spécifique lorsqu'il traduit *Hellenika*. Jacoby n'a pas voulu ou n'a pas réussi à choisir entre les termes antiques et contemporains ; de même, il n'a pas tranché entre une approche par genre littéraire et par contenu. Il y a là au moins une ambiguïté, même si on suppose que le sens générique de *Zeitgeschichte* est celui d'une "histoire jusqu'au présent".

En fait, la différence entre "l'histoire universelle antique (sans concept d'Histoire)" et "l'histoire universelle du XIX^e siècle (qui suppose le concept d'Histoire)" rendait impossible les équivalences lexicales entre l'allemand et le grec. Au XIX^e siècle, la prise de conscience de l'historicité amena à constater que "l'histoire universelle" telle qu'on l'entendait désormais n'avait pas existé dans l'Antiquité.³⁴ Le terme *Weltgeschichte* s'était imposé en allemand à Göttingen à la fin du XVIII^e siècle contre celui d'*Universalhistorie*, et au XIX^e siècle, on distinguait la description moderne de la totalité historique (*Weltgeschichte*) et les conceptions que l'on s'en faisait jadis (*Universalhistorie*). On estima qu'il était possible d'écrire une histoire progressiste de l'*Universalhistorie* des Grecs à 1900³⁵ et cet héritage de Max Büdinger³⁶ et de Ernst Bernheim³⁷ dominait encore la réflexion vers 1920. Jacoby,

³⁴ ULRICI (1833) ; voir DESIDERI (2001) 204-206.

³⁵ INGLEBERT (2014) 101-133.

³⁶ BÜDINGER (1895) ; BÜDINGER (1900).

³⁷ BERNHEIM (1889) distinguait un progrès de l'écriture de l'histoire occidentale en trois phases : après la narration des mythes et de la mémoire (les logographes et Hérodote), on écrivit de l'histoire pragmatique politique et civique (Thucydide,

pour parler des Anciens, y compris dans ses commentaires,³⁸ a préféré *Universalgeschichte*, également attesté depuis la fin du XVIII^e siècle, et l'utilise pour désigner ce que la tradition antique a appelé les *koinai historiai*. Le fait que Jacoby n'a pas utilisé *Weltgeschichte* peut être un indice du fait qu'il avait conscience que les Anciens ne pouvaient écrire une histoire universelle au sens du début du XX^e siècle, mais cela ne résout pas tous les problèmes. D'abord, Jacoby lie l'apparition de l'*Universalgeschichte* à Hérodote,³⁹ mais aussi à Éphore.⁴⁰ Ensuite, son choix de traduction en grec, qui s'appuie sur "l'histoire commune (ou générale)" de Diodore de Sicile, englobe dans cette catégorie les histoires "oikouméniques" de la tradition polybienne, qui sont d'une nature différente. Enfin, on constate que dans la quarantaine d'œuvres retenues dans la catégorie *Universal- und Zeitgeschichte*, la très grande majorité s'intitule *Hellenika*, *Historia* ou portent sur les rois (*basileis* ou *tyrannoī*) de l'Europe et de l'Asie ou grecs et barbares. Mais, à la différence des *Hellenika* strictement contemporaines (*Zeitgeschichte*), une quinzaine de ces récits intégraient un passé lointain, depuis l'origine du monde (Zoïle et Anaximène), les premiers rois orientaux, le retour des Héraclides (en 1069/68 chez Éphore) ou la fondation de Rome. Même si on admet que la succession des *Hellenika* (et ensuite des *Romaika*) puisse former une *historia perpetua*, le problème de la relation entre le passé et le présent est différent dans les deux cas.

Ainsi, la *Zeit- und Universalgeschichte* additionne trois manières différentes d'écrire l'histoire et de relier le présent et le passé. On a d'abord une histoire contemporaine universelle géographiquement, que l'on peut appeler histoire mondiale (en français

Polybe, Tacite) avant de parvenir à l'histoire génétique du XIX^e siècle, fondée sur l'étude des sources, et structurée par la périodisation et la conception d'un devenir organique.

³⁸ JACOBY (1957-), Zweiter Teil C Kommentar, p. 149 à propos de Demetrios de Kallatis ou p. 233, à propos de Nicolas de Damas.

³⁹ ID., p. 1.

⁴⁰ ID., p. 25.

seulement depuis 1918) si elle est descriptive (les *Hellenika*, les *Romaïka*, et beaucoup plus tard Agrippa d'Aubigné ou l'histoire mondiale au XX^e siècle). Celle-ci peut être qualifiée de mondialisée si on insiste sur un processus historique en cours de réalisation (la tradition polybienne et certaines histoires actuelles de la globalisation). Enfin, on trouve l'histoire de certains peuples humains depuis les origines, structurée par un thème commun, l'unité de la civilisation matérielle et religieuse par les communications et les hégémonies (Diodore), la succession des empires (Nicolas de Damas, Trogue Pompée) ou l'histoire du salut (chroniques chrétiennes). Rassembler ces trois types d'histoire, mondiale, mondialisée et commune, dans une même rubrique est problématique, et découle de la création de la catégorie d'"histoire universelle antique" au XIX^e siècle. Or, celle-ci naquit de la conjonction d'une croyance vraie (celle en l'historicité des représentations du passé) et d'une croyance fausse (celle que ces représentations du passé renvoient à une même réalité, celle du *Welt als Geschichte*, qui n'est en fait qu'une représentation occidentale récente et non une évidence humaine partagée, comme l'avait remarqué Oswald Spengler en 1919,⁴¹ avant que Koselleck ne le démontre⁴²).

3.4. *Le lien entre présent et histoire universelle au XX^e siècle*

Comme le modèle européocentrique domina le XX^e siècle, on peut mentionner rapidement sans les développer les principales réalisations postérieures à 1918.⁴³ Si les histoires universelles allemandes d'avant 1933 s'arrêtaient parfois avant le temps présent,⁴⁴ ce ne fut pas le cas de la plus importante entreprise de l'époque, dirigée par Walter Goetz⁴⁵ et dont la dixième et

⁴¹ SPENGLER (1919-1922).

⁴² KOSELLECK (1975).

⁴³ Pour le détail des références, INGLEBERT (2014) 833-925.

⁴⁴ HARTMANN (1921-1923) cesse avec Napoléon.

⁴⁵ GOETZ (1929-1933).

dernière partie s'intitulait "Le temps de l'impérialisme 1890-1933". On retrouve des histoires universelles académiques similaires en France,⁴⁶ en Espagne⁴⁷ et en Italie.⁴⁸ Cette tradition continua après 1945, où on publia des histoires universelles additives plus ou moins européocentriques dans la plupart des grandes langues de culture occidentales (allemand, anglais, français, italien), mais aussi en japonais.

Ce modèle dominant européen et libéral, et son lien entre passé et présent, fut critiqué de trois manières,⁴⁹ pour des raisons idéologiques qui avaient parfois des conséquences méthodologiques. D'abord, certains ont refusé de 1850 à aujourd'hui le schéma d'une histoire universelle de l'humanité au profit d'histoires parallèles des civilisations ou des nations. On a pu insister sur les différences entre les cultures, malgré des correspondances morphologiques (Lamprecht, Breysig, Eduard Meyer, Spengler, Deulofeu Torres) ou penser que les civilisations se combinaient dans un devenir universel (Toynbee après 1945). Du point de vue national, l'idée romantique d'un *Sonderweg* allemand face à la civilisation française et britannique fut reprise par les Russes slavophiles (Nikolaï Danilevski, 1871) et par certains Japonais (Yukichi Fukuzawa, 1875), qui estimaient que leurs nations se trouvaient en dehors d'un "monde" défini comme sphère d'influence occidentale, et donc en marge de l'histoire mondiale.

Le second courant critique voulut dans l'entre-deux-guerres dépasser l'eurocentrisme libéral au nom d'une histoire universelle mondiale. Ces précurseurs d'une histoire globale étaient des outsiders académiques : H.G. Wells⁵⁰ privilégia les acteurs

⁴⁶ CAVIGNAC (1922-1948).

⁴⁷ AA. VV. (1932-1937).

⁴⁸ BARBAGALLO (1931-1938),

⁴⁹ On peut négliger deux perspectives marginales, dont l'impact historiographique n'a guère touché la production savante malgré quelques débats. La première est celle des nazis qui insistaient sur la *Nordrasse* ; la seconde est celle de l'afrocentrisme faisant de l'Égypte la civilisation matricielle des autres, et en particulier des Grecs.

⁵⁰ WELLS (1919 et 1922).

de l'unité mondiale (comme Alexandre), Sokolsky⁵¹ insista sur l'importance de l'Extrême-Orient, et Nehru⁵² mit en valeur toutes les périodes de grandeur de l'humanité, prisant Ashoka autant qu'Alexandre et l'empire mongol autant que l'empire britannique.

La troisième perspective, la plus importante au XX^e siècle, fut la contre-histoire universelle marxiste. Si les grandes lignes de l'histoire des modes de production et de la lutte des classes avaient été développées par Marx et Engels, une histoire universelle soviétique ne fut réalisée qu'après 1945.⁵³ L'historiographie est-allemande de la RDA fut plus originale,⁵⁴ mais ces histoires marxistes restaient fondamentalement européocentriques, ce qui ne fut pas le cas dans l'historiographie communiste chinoise, après 1960 et jusqu'à aujourd'hui.

4. Les liens entre passé et présent au XXI^e siècle

4.1. *Les nouvelles relations entre le passé et le présent*

Elles se sont modifiées après 1945 pour trois raisons principales.

La première fut que le traumatisme de la Seconde Guerre mondiale, lié autant aux destructions et à leurs conséquences qu'à l'extermination des Juifs et des Tziganes et à l'avènement de l'ère atomique, a entraîné une prise de conscience et un sens de l'urgence à comprendre ce qui s'était passé. Ceci a amené des historiens à s'intéresser aux sources du présent, témoignages oraux et documents audio-visuels et à investir ce qu'on appela désormais *Zeitgeschichte* (en 1953, désignant le temps à partir

⁵¹ SOKOLSKI (1928).

⁵² NEHRU (1934).

⁵³ ZHUKOV (1955-1965).

⁵⁴ KOSOK (1984) distinguait à partir d'une exégèse de Marx, la *Ganzheit* (essentielle) et la *Totalität* (additive). La première fondait une *Menschheitsgeschichte* (une *Universalgeschichte* marxiste) et la seconde une *Weltgeschichte* marquée par la globalisation capitaliste. Sur l'importance de l'Institut für Kultur- und Universalgeschichte de Leipzig à cette époque, voir MIDDELL (2005).

de 1945, puis ensuite depuis 1917), *Contemporary History* (la période après 1945), ou "histoire du temps présent" (à propos du temps depuis 1939 à après 1970, avant d'être étendu à celui des témoins survivants).⁵⁵ Ces historiens durent affronter ceux dont le présent était le domaine de recherche depuis longtemps – sociologues, économistes, géographes, anthropologues, démographes, spécialistes de la science politique – mais aussi les critiques des spécialistes des époques antérieures qui estimaient que le manque de recul historique était rédhibitoire, ou que, 2400 ans après Thucydide, cela n'avait rien de nouveau.

Comme le temps présent est défini par l'existence de témoins vivants, les historiens qui l'étudient fondent la légitimité de leur approche soit par l'existence d'un recul historique de quelques décennies, soit sur leur capacité à comprendre l'histoire immédiate par le passé proche. Mais cela n'est pas suffisant pour que leur savoir sur ce passé s'impose socialement, à cause de problèmes méthodologiques (l'accès aux archives n'étant pas toujours possible) mais aussi parce que les usages sociaux actuels du passé répondent à d'autres critères, économiques (dans le cas du patrimoine) ou politiques⁵⁶ (cas des conflits de mémoire, de la valorisation de projets locaux, de la promotion des nationalismes...). Dans ces derniers cas, le présent est généralement projeté sur le passé afin que ce dernier le justifie, promouvant l'anachronisme comme méthode de compréhension du monde et illustrant de manière circulaire l'idée selon laquelle "toute histoire digne de ce nom est histoire contemporaine".⁵⁷

La deuxième raison est l'apparition de l'histoire globale.⁵⁸ Cette expression désigne en réalité trois traditions historiennes fort différentes (de ce point de vue, la catégorie d'histoire globale est aussi confuse que celle d'*Universal- und Zeitgeschichte* vers 1920). La première renvoie à un aspect méthodologique : théorisée vers 1980, l'histoire globale étudie des phénomènes

⁵⁵ SOULET (2012).

⁵⁶ HARTOG / REVEL (2001).

⁵⁷ CROCE (1917).

⁵⁸ CONRAD (2015).

qu'il est impossible de traiter à l'échelle régionale ou de manière territoriale à cause de l'existence de réseaux : évolutions climatiques, transformations écologiques, circulations de maladies, d'idées ou de biens économiques, migrations, diasporas, aspects transnationaux ou multinationaux. La deuxième approche renvoie à un aspect contextuel : elle vise la compréhension des phénomènes "glocaux", des réalités locales intégrées dans une perspective globale nécessaire à la compréhension plus complète des phénomènes. On peut en rapprocher l'histoire connectée, mais aussi l'histoire croisée et les transferts culturels. La troisième approche est celle de la *World History*, née dans les années 1960, qui décrit l'histoire du *world-system*, du "monde commun" structuré par une relation entre centre, semi-périphéries et périphéries. Le passage d'un modèle européocentrique (le *world-system* commencerait en Europe à la fin du XV^e siècle) à d'autres modèles où le *world-system* se développerait d'abord ailleurs et antérieurement a permis son intégration (discutable) dans le conglomérat de "l'histoire globale" en la présentant comme une histoire de la globalisation. Il s'agit en fait d'une histoire de la mondialisation dont la phase globale n'est alors que la dernière étape chronologique.

La dernière raison est la transformation des régimes d'historicité. Aux deux modèles de valorisation du passé (réactionnaire, dont la pensée djihadiste est un exemple) ou du futur (progressisme) hérités de la création du concept d'Histoire et de la Révolution française, on a pu en ajouter un troisième, plus actuel, le présentisme qui estime que si le passé était pire que le présent, l'avenir ne sera pas meilleur.⁵⁹ Cet état d'esprit, présent surtout en Occident, est lié à l'évolution socio-économique au profit du capital depuis une génération, à la dégradation écologique (réchauffement climatique, pollution, disparition des espèces) et à la croissance des puissances asiatiques. En revanche, dans les classes moyennes de l'Asie, principales bénéficiaires de la globalisation, le futurisme reste dominant.

⁵⁹ HARTOG (2002).

4.2. *Les liens entre passé et présent hors du domaine académique*

L'affirmation d'un lien entre passé et présent, le premier expliquant le second, reste plus le fait d'essayistes politiques, d'historiens militants ou de théoriciens de l'histoire que des historiens qui insistent surtout sur les différences. Le passé, proche ou lointain, est alors convoqué pour comprendre le présent dans les domaines économique,⁶⁰ écologique,⁶¹ et politique à un niveau national⁶² ou mondial – avec, à la fin du XX^e siècle, les deux modèles de l'histoire universelle hégélienne s'achevant par le triomphe du libéralisme⁶³ et de la contre-histoire universelle de l'affrontement des civilisations.⁶⁴

4.3. *Les rapports entre passé et présent dans le cadre de la globalisation chez les historiens*

Aujourd'hui, tous n'acceptent pas le modèle libéral de l'histoire de la globalisation au nom de singularités culturelles qui seraient oubliées par une méthode fondée sur une approche économique strictement quantitative. Ceci explique les positions des historiens russes et chinois, mais aussi japonais, qui tout en acceptant la mondialisation économique, estiment soit qu'ils sont en dehors du monde globalisé politique et culturel occidental (Chine, Russie), soit que la globalisation culturelle ne sera pas la généralisation de valeurs occidentales mais la création de nouvelles valeurs communes et qu'elle relève donc plus de l'avenir que du présent ou du passé (Japon).⁶⁵ Ces positions peuvent être jugées nationalistes en Occident ; inversement, l'histoire globale peut apparaître comme un avatar de la théorie occidentale, jugée impérialiste, de la modernisation.

⁶⁰ PICKETTI (2013).

⁶¹ TOYNBEE (1976) ; DIAMOND (2005).

⁶² Voir par exemple BOUCHERON (2018).

⁶³ FUKUYAMA (1992).

⁶⁴ HUNTINGTON (1996).

⁶⁵ INGLEBERT (2018) 73-81.

Ensuite, il faut rappeler que les deux traditions de la *World History* et de la *Global History* ont développé des modèles et des chronologies différentes. Le modèle originel du *world-system* (Braudel, Wallerstein) supposait un centre européen qui structurerait un développement mondial commun à partir de la fin du XV^e siècle. D'autres modèles ont proposé de commencer ailleurs et antérieurement : les hypothèses les plus intéressantes sont en lien avec l'empire mongol⁶⁶ (XIII^e siècle), la croissance démographique et économique chinoise sous les Song (XI^e siècle), le rôle de l'Océan Indien au temps de l'empire abbasside⁶⁷ et la connexion commerciale eurasiatique aux temps des empires romain et han.⁶⁸ Il s'agit là d'une variante principalement économique, mais aussi culturelle, du modèle polybien d'unification du monde. Cette histoire de la mondialisation se présente comme une histoire universelle non européocentrique, mais toutes les connaissances sur le passé ne sont pas mobilisées puisque toutes les régions ne sont pas connectées dès l'origine. Pour proposer une histoire de l'humanité, il faut additionner dans un même récit le “monde commun” et les régions non encore connectées.⁶⁹

Le modèle de la globalisation est très différent, puisque d'une part, il ne suppose pas de centre aux phénomènes globaux, et que d'autre part la globalisation est considérée comme un phénomène récent, datant selon les historiens de la fin du XIX^e siècle grâce au chemin de fer, au bateau à vapeur et au télégraphe (qui permettent alors la prise de conscience de l'unité nouvelle du monde), de la Seconde Guerre mondiale (qui vit la naissance du terme global lié au fait que les États-Unis étaient engagés dans l'Atlantique et le Pacifique) ou des années ultérieures (avec la fin des empires coloniaux), voire de 1989 (avec la fin de l'URSS, le développement d'Internet et la croissance chinoise). Dans tous les cas, la globalisation n'est alors que la dernière phase de la mondialisation, ce qui s'inscrit dans un schéma de pensée polybien, plus bref

⁶⁶ ABU-LUGHOD (1989).

⁶⁷ CHAUDHURI (1990).

⁶⁸ BEAUJARD (2012).

⁶⁹ TIGNOR (2008).

chronologiquement que dans le cas de la *World History*. Mais comme des contacts importants existèrent bien antérieurement, certains historiens ont développé la notion de protoglobalisation, et divers modèles ont été proposés pour le début de cette phase, qui recourent en partie des schémas de la *World History* : les principaux sont le milieu du XVIII^e siècle⁷⁰ (hypothèse préférable), le début du II^e millénaire⁷¹ et le VII^e siècle.⁷²

Enfin, la question du rapport entre le passé et le présent dépend de la perspective retenue. Si on insiste sur la création d'un espace commun de circulation des personnes, des biens, des capitaux, des savoirs et des informations, liée à une histoire protoglobale commençant vers 1750, alors le processus de création de notre monde contemporain est récent et l'unification de ce dernier reste incomplète. Cette perspective oppose nettement le présent global et le passé ancien, d'un point de vue quantitatif et qualitatif. Au contraire, si on privilégie les conceptions du monde et les identifications personnelles ou collectives, l'unification actuelle du globe peut sembler moins évidente, malgré la disparition de langues et d'héritages culturels, et la diffusion des modes de vie urbains, des modèles consuméristes et de certaines valeurs occidentales. C'est la position défendue par certains discours idéologiques – politiques, nationalistes, civilisationnels ou religieux – exaltant des continuités avec des passés lointains originaux, mais souvent fantasmés ou reconstruits.

Conclusions

Dans l'Antiquité comme aux XIX^e-XX^e siècles ou aujourd'hui, la description du temps présent a pu être faite pour elle-même ou comme dernière partie d'une histoire générale. Mais cette similitude narrative ne doit pas cacher de profondes divergences dans deux domaines.

⁷⁰ IRIYE / OSTERHAMMEL (2012-2018).

⁷¹ FELDBAUER / HAUSBERGER / LEHNERS (2008-2011).

⁷² OLSTEIN (2015).

D'abord, les relations entre temps présent et passé furent très différentes selon les contextes. Dans l'Antiquité classique, malgré la conscience des transformations politiques et religieuses, la succession des *tempora* ou des *aetates* ne modifiaient pas la nature humaine : l'existence d'un temps chronologiquement ancien n'impliquait pas celle d'un passé historiquement dépassé. Sous le Haut-Empire ou durant l'Antiquité tardive, on pouvait opposer le présent des *moderni* et le passé des *maiores*, ou la République sénatoriale et la monarchie impériale, mais une *renouatio* politique était toujours possible et les *exempla* moraux de jadis toujours pertinents ; on affirmait donc une permanence de certains aspects au cours des diverses époques, car la temporalité humaine restait la même. De 1800 à 2000, le concept d'Histoire comme devenir fonda celui d'une histoire universelle unifiée, et celui d'historicité permit d'affirmer l'existence de diverses périodes historiques avec chacune leurs aspects propres ; le postulat de l'existence transhistorique de certains thèmes (nation, civilisation, art, science) permettait de trouver de l'identique dans des temps différents. Au début du XXI^e siècle, le présent est défini par un passé global récent différent du passé plus ancien : l'existence de diverses périodes historiques est associée à l'existence de thèmes propres, et en Occident, le passé lointain, qu'il soit grec, romain ou biblique, apparaît de plus en plus étranger.

Ensuite, écrire l'histoire de son temps pose à chaque fois la question de l'accès à l'information et celle de la distance critique. Ce n'est cependant pas un problème dans trois cas particuliers de la relation entre le passé et le présent. Le premier est celui de Thucydide où l'analyse du présent visait à découvrir une vérité atemporelle, celle de la nature des êtres vivants (et non seulement de l'humain), l'histoire immédiate n'étant que la meilleure méthode d'accès à cette vérité ; mais personne ne reprit cette finalité philosophique. Le deuxième est celui de la répétition de phénomènes historiques : chez Diodore, l'histoire des empires et de la civilisation commune était pensée comme un cadre stable depuis deux millénaires, les grands hommes

étant divinisés de Dionysos et Héraclès à César, et les empires, des Assyriens aux Romains, se succédant tout en dominant toujours la plus grande partie de l'*oikoumenê* ; chez Ibn Khaldûn, la théorie de l'alternance des cycles du pouvoir entre civilisation urbaine et bédouinité structurait le temps⁷³ et Tamerlan était la preuve contemporaine de la validité de son modèle. Mais ces schémas, en partie valables pour certains aspects politiques et culturels de l'Antiquité ou du Moyen Âge, ne sont pas adaptés aux époques ultérieures. Gibbon savait en 1776 que le retour des invasions barbares n'était plus possible et que l'Europe ne connaîtrait pas le sort de l'Empire romain⁷⁴ et aucune tentative de morphologie des civilisations proposée aux XIX^e et XX^e siècles ne fut convaincante. Le troisième cas est celui où la prévision est possible, qui, vraie ou fausse, permet de donner du sens à la description du passé proche et du temps présent, lequel s'inscrit dans un phénomène supposé en train de s'achever et de l'emporter : on peut citer Polybe (la domination de l'*oikoumenê* par Rome) ou Tocqueville (la diffusion des idéaux démocratiques). Mais ces *Zusammenhänge* étaient récents et ne concernaient pas la totalité du passé ; il en est de même aujourd'hui pour l'histoire globale.

Ainsi, on peut au XXI^e siècle expliquer le présent selon trois formes d'histoire universelle : en lien avec le passé récent et révolutionnaire (sur lequel on peut porter un jugement futuriste ou présentiste) de l'histoire globale (en y incluant du "protoglobal" variable selon les historiens) ; en lien avec le temps long du *world-system* (mais aussi des peuples, des religions et des civilisations) ; en lien avec le temps très long de l'histoire de l'humanité (certains aspects anthropologiques). Mais on n'expliquera pas les mêmes choses dans chaque cas ; à la différence de l'Antiquité et des années 1900, pour décrire et comprendre notre temps présent, il nous faut plusieurs passés et plusieurs échelles temporelles.

⁷³ MARTINEZ-GROS (2006).

⁷⁴ GIBBON (1776).

Tableau 3
Les relations entre passé et présent dans le cadre
de “l’histoire universelle”

	Conception antique classique (Empire romain)	Conception antique monothéiste (Empire romain)	Conception des XIX ^e -XX ^e siècles	Conception du XXI ^e siècle
Événements passés	<ul style="list-style-type: none"> -ceux des récits mythiques étiologiques -ceux des récits épiques -les grands faits politiques ou militaires En plus, pour les lettrés -les données culturelles 	<ul style="list-style-type: none"> -ceux des récits bibliques -ceux des récits épiques -les grands faits politiques ou militaires En plus, pour les lettrés -les données culturelles 	-tous les aspects du passé	-tous les aspects du passé et toutes les perspectives sur le passé
Nature du temps passé	Le passé n'est pas essentiellement différent du présent malgré les changements politiques	Le passé n'est pas essentiellement différent du présent malgré les changements politiques ou religieux	Le passé est composé de diverses périodes fondamentalement différentes du présent (historicité)	Le passé est composé de diverses périodes fondamentalement différentes du présent (historicité)
Nature du temps présent	Apogée impérial de la domination romaine protégée par les dieux : progrès de la prospérité et déclin des mœurs mais <i>renouatio</i> possible	Apogée impérial romain (diabolique ou divin) Depuis Jésus-Christ, temps eschatologique pour les chrétiens	Apogée de la civilisation et des nations occidentales	L'histoire globale comme nouvelle phase de l'histoire humaine L'anthropocène comme nouvelle phase de l'histoire de la Terre
Régime d'historicité	Traditionnel : respect de la tradition, dont les <i>exempla</i> et le <i>mos maiorum</i> sont toujours actuels	Traditionnel : respect de la tradition, dont les <i>exempla</i> et le <i>mos maiorum</i> sont toujours actuels	Futuriste : le présent est meilleur que le passé et l'avenir sera une perpétuation du	Présentisme (en Occident) : le présent est meilleur que le passé mais l'avenir sera pire

		Mais contradiction possible entre <i>exempla</i> bibliques et classiques	présent ou sera meilleur que lui Le passé ne sert pas forcément à comprendre le présent car il est souvent différent de lui	que le présent (mais futurisme en Asie et traditionnalisme de l'islam radical)
Relation entre présent et passé	Le temps présent prolonge le temps passé <i>La renouatio</i> permet de perpétuer l'Empire romain	Après 70, étude rabbinique atemporelle de la Torah Le présent de l'Église accomplit le passé biblique et prépare la fin des temps	Le présent est l'entéléchie du passé (nation, civilisation, libération) et peut être pensé comme le fondement d'un futur meilleur	Le présent global est radicalement autre et rompt avec le passé qui ne permet pas de comprendre le présent car il est trop différent de lui
Relation entre futur et présent	<i>Roma aeterna</i> possible	Eschatologie monothéiste et fin des temps Apocalyptique pour certains	Fin de l'Histoire atteinte (libéralisme) ou à atteindre (marxisme)	Pas de fin évidente de l'Histoire et futur incertain
Relation entre passé, présent et futur	Succession des empires et développement de la civilisation culminant dans l'Empire romain ou Unification du monde par Rome (Polybe ou <i>ab Urbe condita</i>)	Le plan divin (envers Israël ou du salut de l'humanité) unifie les temps. Il est partiellement connu des humains grâce à la révélation divine du Tanakh et du Nouveau Testament	Histoire universelle : -unité du devenir -progrès des origines de l'humanité jusqu'au présent occidental -existence d'invariants nationaux ou civilisationnels	L'histoire de l'humanité s'achève non dans une histoire universelle occidentalisée, mais dans une histoire globale récente originale
Conception du temps	-les mêmes thèmes -une seule temporalité -divers âges politiques	-les mêmes thèmes -une seule temporalité -divers âges religieux et/ou politiques	-des thèmes souvent différents dans des périodes différentes -mais quelques invariants transhistoriques possibles	-des thèmes différents dans -des périodes différentes

Bibliographie

- AA.VV., (1932-1937), *Historia universal. Novisimo estudio de la humanaidad*. 6 vols. (Barcelone).
- ABU-LUGHOD, J. (1989), *Before European Hegemony. The World System A.D. 1250-1350* (Oxford).
- AUTHIER, R. (2019), *Concevoir l'historicité. L'histoire et les différentes formes de temporalité chez Hegel et Schelling* (Thèse Sorbonne Université).
- BARBAGALLO, C. (1931-1938), *Storia universale*. 9 vols. (Turin).
- BEAUJARD, P. (2012), *Les mondes de l'Océan indien*. 2 vols. (Paris).
- BERGENTHUM, H. (2011), “Understanding the World around 1900: Popular Universal Histories in Germany”, in S. PALETSCHER (éd.), *Popular Historiographies in the 19th and 20th Centuries. Cultural Meanings, Social Practices* (Oxford), 54-70.
- BERNHEIM, E. (1889), *Lehrbuch der historischen Methode und der Geschichtsphilosophie* (Leipzig).
- BLOCH, M. (1946), *L'étrange défaite. Témoignage écrit en 1940* (Paris).
- BOUCHERON, P. (éd.) (2018), *Histoire mondiale de la France* (Paris).
- BREGLIA, L. (2001), “Storiografia universale e geografia in Eforo di Cuma”, in C. BEARZOT / R. VATTUONE / D. AMBAGLIO (éd.), *Storiografia locale e storiografia universale. Forme di acquisizione del sapere storico nella cultura antica* (Côme), 139-164.
- BÜDINGER, M. (1895), *Die Universalhistorie im Alterthume* (Vienne).
- (1900), *Die Universalhistorie im Mittelalter* (Vienne).
- CANFORA, L. (1972), “Totalità e storia del passato”, in L. CANFORA, *Totalità e selezione nella storiografia antica* (Bari), 105-110.
- CAVAIGNAC, E. (éd.) (1922-1948), *Histoire du monde*. 13 vols. (Paris).
- CHAUDHURI, K.N. (1990), *Asia before Europe. Economy and Civilisation of the Indian Ocean from the Rise of Islam to 1750* (Cambridge).
- CONRAD, S. (2015), *What is Global History?* (Princeton).
- CONTE, D. (2005), *Storia universale e patologia dello spirito. Saggio su Croce* (Bologna).
- COUMERT, M. (2007), *Origines des peuples. Les récits du haut Moyen Âge occidental (550-850)* (Paris).
- CROCE, B. (1917), *Teoria e storia della storiografia* (Bari).
- DESIDERI, P. (2001), “Nascita e rinascite della ‘storia universale’ antica”, in C. BEARZOT / R. VATTUONE / D. AMBAGLIO (éd.), *Storiografia locale e storiografia universale. Forme di acquisizione del sapere storico nella cultura antica. Atti del congresso, Bologna 16 - 18 dicembre 1999* (Côme), 199-209.
- DIAMOND, J. (2005), *Collapse. How Societies Choose to Fail or Succeed* (New York).
- ENGELS, J. (2008), “Universal History and Cultural Geography of the *Oikoumene* in Herodotus’ *Historiae* and Strabo’s *Geographika*”, in

- J. PIGON (éd.), *The Children of Herodotus. Greek and Roman Historiography and Related Genres* (Newcastle), 144-161.
- FELDBAUER, P. / HAUSBERGER, B. / LEHNERS, J.-P. (éd.) (2008-2011), *Global Geschichte – Die Welt 1000 bis 2000*. 8 vols. (Vienne).
- FLATHE, H.T. (éd.) (1884-1892), *Allgemeine Weltgeschichte*. 13 vols. (Berlin).
- FORNARA, C.W. (1983), *The Nature of History in Ancient Greece and Rome* (Berkeley).
- FREYBURGER-GALLAND, M.-L. (2003), "La conception de l'histoire chez Dion Cassius", in G. LACHENAUD / D. LONGRÉE (éd.), *Grecs et Romains aux prises avec l'histoire. Représentations, récits et idéologies* (Rennes), 109-121.
- FUKUYAMA, F. (1992), *The End of History and the Last Man* (New York).
- GIBBON, E. (1776), *The General Observations on the Fall of the Roman Empire in the West*, in *History of the Decline and Fall of the Roman Empire* (Londres), Chapter 38.
- GOETZ, W. (éd.) (1929-1933), *Propyläen-Weltgeschichte. Der Werdegang der Menschheit in Gesellschaft und Staat, Wirtschaft und Geistesleben* (Berlin).
- GOODY, J. (2006), *The Theft of History* (Cambridge).
- GRETHLEIN, J. (2013), *Experience and Teleology in Ancient Historiography. 'Futures Past' from Herodotus to Augustine* (Cambridge).
- HARTMANN, L.M. (éd.) (1921-1923), *Weltgeschichte in gemeinverständlicher Darstellung*. 8 vols. (Stuttgart).
- HARTOG, F. (2002), *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps* (Paris).
- HARTOG, F. / REVEL J. (éd.) (2001), *Les usages politiques du passé* (Paris).
- HELMOLT, H.F. (éd.) (1899-1907), *Weltgeschichte*. 9 vols. (Berlin).
- HUNTINGTON, S. (1996), *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order* (New York).
- INGLEBERT, H. (2014), *Le Monde, l'Histoire. Essai sur les histoires universelles* (Paris).
- (2018), *Histoire universelle ou histoire globale ?* (Paris).
- (2020), "The Future of Rome: The Latin Conceptions (410-480)", in J. PRICE / K. BERTHELOT (éd.), *The Future of Rome. Roman, Greek, Jewish and Christian Perspectives* (Leyde), 245-258.
- IRIYE, A. / OSTERHAMMEL, J. (éd.) (2012-2018), *Geschichte der Welt. A History of the World*. 6 vols. (Munich).
- JACOBY, F. (1909), "Ueber die Entwicklung der griechischen Historiographie und den Plan einer neuen Sammlung der griechischen Historikerfragmente", *Klio*, IX, 80-123 = C. AMPOLLO (éd.), *Aspetti dell'opera di Felix Jacoby* (Pise), 299-356.
- (1957-), *Die Fragmente der griechischen Historiker* (Leyde).

- (1998-1999), *Die Fragmente der griechischen Historiker continued. Part Four, Biography and Antiquarian Literature*, ed. by G. SCHEPENS (Leiden). IVA, Biography Fascicle 1-The Pre-hellenistic Period [N° 1000-1013]; IVA, Biography Fascicle 3-Hermippus of Smyrna (N° 1026); IVA, Biography Fascicle 7-Imperial and undated authors [N° 1053-1118].
- JANISZEWSKI, P. (2006), *The Missing Link. Greek Pagan Historiography in the Second Half of the Third Century and in the Fourth Century AD* (Varsovie).
- KOSELLECK, R. (1975), “Geschichte”, in O. BRUNNER / W. CONZE / R. KOSELLECK (éd.), *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*. Bd. 2, E-G (Stuttgart).
- (1979), *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten* (Francfort).
- KOSSOK, M. (1984), *Karl Marx und der Begriff der Weltgeschichte* (Berlin) = *Ausgewählte Schriften* (Leipzig, 2000), Bd. 2, 271-291.
- LAVISSE, E. (éd.) (1894-1905), *Histoire générale du IV^e siècle à nos jours*. 12 vols. (Paris).
- MARINCOLA, J. (1997), *Authority and Tradition in Ancient Historiography* (Cambridge).
- (2007), “Universal History from Ephorus to Diodorus”, in J. MARINCOLA (éd.), *A Companion to Greek and Roman Historiography* (Malden, MA), 171-179.
- MARTINEZ-GROS, G. (2006), *Ibn Khaldûn ou les sept vies de l'Islam* (Arles).
- MAZZARINO, S. (1966), “Introduzione all’età cristiana : da Sura, Varrone e Trogo a Chryseros e Teofilo. Una nuova intuizione del tempo ?”, in S. MAZZARINO, *Il pensiero storico classico*. II, 1, VI-14 (Bari), 470-492.
- MIDDELL, M. (2004), “Histoire universelle, histoire globale, transfert culturel”, *Revue germanique internationale*, 21, 227-244.
- (2005), *Weltgeschichtsschreibung im Zeitalter der Verfachlichung und Professionalisierung. Das Leipziger Institut für Kultur- und Universalgeschichte 1890-1990*. Bd. 3, *Von der vergleichenden Kulturgeschichte zur Revolutionskomparatistik* (Leipzig).
- MORTLEY, R. (1996), *The Idea of Universal History from Hellenistic Philosophy to Early Christian Historiography* (Lewiston, NY).
- NEHRU, J. (1934), *Glimpses of World History* (Londres).
- OLSTEIN, D. (2015), “‘Proto-Globalization’ and ‘Proto-Glocalization’ in the Middle Millennium”, in B. KEDAR / M. WIESNER-HANKS (éd.), *The Cambridge World History. Vol. V, Expanding Webs of Exchange and Conflict, 500 CE-1500 CE* (Cambridge), 665-684.
- ONCKEN, W. (éd.) (1876-1891), *Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen* (Berlin).

- PFLUGK-HARTTUNG, J. VON (éd.) (1908-1910), *Weltgeschichte. Die Entwicklung der Menschheit in Staat und Gesellschaft, in Kultur und Geistesleben.* 6 vols. (Berlin).
- PICKETTI, T. (2013), *Le capital au XXI^e siècle* (Paris).
- RAGIONERI, E. (1951), *La polemica su la "Weltgeschichte"* (Rome).
- RENOUVIN, P. (1925), *Les origines immédiates de la guerre (28 juin-4 août 1914)* (Paris).
- RODA, S. (2006), "Ammiano Marcellino storico contemporaneo", in R. UGLIONE (éd.), *Scrivere la storia nel mondo antico. Atti del convegno nazionale di studi, Torino 3-4 maggio 2004* (Alessandria), 229-246.
- SCHEPENS, G. (1980), *L'"autopsie" dans la méthode des historiens grecs du V^e siècle avant J.-C.* (Bruxelles).
- (2006), "Il carteggio Jacoby-Meyer: un piano inedito per la struttura dei FGrHist", in C. AMPOLO (éd.), *Aspetti dell'opera di Felix Jacoby* (Pise), 357-396.
- SOKOLSKI, G.E. (1928), *An Outline of Universal History* (Shanghai).
- SOULET, J.-F. (2012), *L'histoire immédiate. Historiographie, sources et méthodes* (Paris).
- SPENGLER, O. (1919-1922), *Der Untergang des Abendlandes. Umrisse einer Morphologie der Weltgeschichte, I-Gestalt und Wirklichkeit, II-Welthistorische Perspektiven* (Munich).
- SULIMANI, I. (2011), *Diodorus' Mythistory and the Pagan Mission. Historiography and Culture-heroes int the First Pentad of the Bibliothek* (Leyde).
- TIGNOR, R. (éd.) (2008), *Worlds Together, Worlds Apart. A History of the World from the Beginnings of Humankind to the Present.* 2 vols. (New York).
- TOYNBEE, A. (1976), *Mankind and Mother Earth. A Narrative History of the World* (Oxford).
- TUPLIN, C. (2007), "Continuous Histories (Hellenica)", in J. MARINCOLA (éd.), *A Companion to Greek and Roman Historiography* (Malden, MA), 159-170.
- ULRICI, H. (1833), *Charakteristik der antiken Historiographie* (Berlin).
- VATTUONE, R. (1998), "Koinai praxeis: le dimensioni 'universalì' della storiografia greca fra Erodoto e Teopompo", in L. AIGNER FORESTI / A. BARZANO (éd.), *L'ecumenismo politico nella coscienza dell'Occidente* (Roma), 57-96.
- VEYNE, P. (2010), *Foucault, sa pensée, sa personne* (Paris).
- WELLS, H.G. (1919), *The Outline of History, Being a Plain History of Life and Mankind* (Londres). 2^e éd. modifiée (1922), *A Short History of the World* (Londres).
- ZHUKOV, E.M. (éd.) (1955-1965), *Vsemirnaia istoriia v desjati tomach.* 10 vols. (Moscou).

DISCUSSION¹

A.M. Kemezis: I've got a somewhat general question that may already have been answered in the course of your very full and wide-ranging presentation, but I was struck by your reference to contemporary Chinese and Russian historians for whom global history seems like a manifestation of western imperialism. One can certainly see in hindsight that, in their very different ways, both Fukuyama and Huntington took as their *telos* a present in the 1990s that they saw as post-Cold-War, post-nationalist, post-lots-of-things, whereas in Russia or China the state of things at the present could not function as a *telos*, they were more likely to locate a historical *telos* in a future of national renewal. So, a viewpoint that presented itself as global could still not be universally shared.

It seems as if the universal historians we're talking about in Antiquity, from Polybius on through Trogus and Diodorus and so forth, are all working from a certain premise about Roman domination of the Mediterranean as a key *telos* although, as John points out, they locate it at the end of different stories and see different futures, just as Huntington and Fukuyama did with the end of the Cold War. We know there are lots of peoples in the greater Roman world that have narratives of their own in which Roman domination doesn't necessarily function as a *telos*: the best attested such narratives are Judaean, but we can also consider Iranian, Egyptian, Celtic, Germanic traditions and so forth. My question then is, how can we see the intersection of these traditions with the Greco-Roman narratives we

¹ Eve-Marie Becker, Valérie Fromentin, Roberto Nicolai et Guido Schepens ont proposé plusieurs remarques concernant certaines formulations ou certains points à préciser, ce dont je les remercie. J'ai intégré leurs réflexions dans ma communication, ce pourquoi on ne les trouve pas ici dans la rubrique des questions.

have, and what are the possibilities for constructing a cultural history of how multiple universal narratives functioned side-by-side in Antiquity?

H. Inglebert: Dans le cas de la Chine et de la Russie, on doit prendre en compte deux choses. D'abord, d'un point de vue politique, après la fin de l'URSS en 1989-91, ces deux grandes puissances ne désiraient pas nécessairement se définir comme faisant partie d'un monde dominé par l'Occident ; c'était évident pour la Chine qui restait communiste, et cela l'est devenu ensuite pour la Russie, en partie à cause du mépris occidental au début de l'ère Poutine. D'un point de vue historiographique, il faut rappeler que l'enseignement de l'histoire n'est pas unifié dans ces deux pays, où les étudiant.e.s choisissent entre histoire nationale ou histoire extérieure. Cette distinction institutionnelle n'aide pas à concevoir une histoire globale et permet même de la rejeter comme ne prenant pas en compte les singularités culturelles. On peut ajouter qu'en Russie le courant slavophile du XIX^e siècle (Danilevski), prolongé par l'historiographie soviétique du bloc communiste et relayé aujourd'hui par les idées néo-eurasistes de Lev Gumilev a fondé une conception multipolaire de l'histoire où celle de la Russie ne se confond pas avec celle du "Monde" soumis à l'Occident. Quant aux Chinois, ils ont développé après 1960 une histoire marxiste non eurocentrique qui place la Chine à la pointe du développement socio-économique depuis l'Antiquité, hormis la parenthèse d'hégémonie occidentale entre 1492 et 1949, la direction du pays sous l'égide du Parti communiste chinois devant lui permettre de retrouver le premier rang. De leur point de vue, une économie globale n'implique pas une histoire globale universelle.

Effectivement, dans l'Antiquité, à partir de Polybe, toutes les "histoires universelles" gréco-romaines posent Rome comme *telos* (quitte à critiquer la prétention romaine d'une hégémonie éternelle) et cela est également vrai pour les conceptions chrétiennes après 220 (Julius Africanus, Origène, Eusèbe de Césarée), qui

laissent perdurer l'empire de Rome (compris comme le quatrième empire du livre de Daniel) jusqu'à la fin des temps. Il y a certes eu des conceptions différentes, mais je ne suis pas certain qu'elles pouvaient fonder des contre-histoires universelles. Bérose et Manéthon n'offraient que des histoires orientales locales (comme la tradition juive) et leur totalité chronologique ne créait pas pour autant une possibilité de récit d'histoire universelle. On peut douter de l'existence de conceptions historiennes chez les Celtes et les Germains ; pour ces derniers, la question fut celle, politique, de justifier l'existence des royaumes successeurs de l'Empire en Occident, ce que firent après 500 des lettrés latinophones (Cassiodore, Jordanès, Isidore) à grand renfort d'érudition classique et biblique mais non germanique.² Dans le cas des Juifs, il y a une absence pluriséculaire d'écriture de l'histoire après 150 et dans les textes rabbiniques, on ne trouve que des spéculations eschatologiques sur le royaume messianique qui succédera à l'Empire romain, seul *telos* historique possible. Ainsi, la seule autre tradition historienne à prétention universelle serait celle des Sassanides, qui imaginait un équilibre durable entre "les deux yeux du monde" ; mais elle a autant, voire plus, un fondement politique qu'historiographique. En effet, la gestion du passé et la reconstruction de la mémoire perse étaient fort différentes des modèles gréco-romains, comme le montre la création de la dynastie kayanide et la reconstitution d'une histoire ancienne irano-romano-turaniennes relativement fantaisiste. En tout cas, dans ce récit sassanide, Rome n'était pas le *telos* d'une histoire commune.

R. Nicolai: L'esemplarità, nelle varie forme che assume negli storici antichi, non impedisce le periodizzazioni: per esempio l'unificazione della storia dell'*oikoumene* in Polibio e l'inizio del principato in Tacito; ma già in Tucidide è presente chiaramente una periodizzazione in tre fasi: πρόγονοι, πατέρες ἡμῶν, ἡμεῖς. Dionigi d'Alicarnasso nel *De antiquis oratoribus* distingue

² COUMERT (2007).

la storia dell'oratoria in tre periodi legati alle vicende storiche: prima di Alessandro, dopo Alessandro, e dopo la conquista romana del mondo abitato.

H. Inglebert: On peut y ajouter les exemples d'Isocrate qui oppose le passé et le récent (*Panégyrique*, 8), d'Éphore qui distingue le passé et le contemporain (*FGrHist* 70 F 9), de Diodore (1, 4, 6) qui divise son récit en trois parties, avant la guerre de Troie, de la prise de Troie à la mort d'Alexandre et des Dia-doques jusqu'au début de la guerre des Gaules. C'est là une question essentielle et l'on peut y répondre en distinguant trois manières de découper les temps en diverses phases.

La première sert à se repérer en posant des bornes chronologiques pour définir des durées, un peu comme les siècles aujourd'hui ; c'est le cas des parties (fondées sur des dates bibliques ou profanes) de la *Chronographie* de Jules Africain et des *aetates* (définis par des dates uniquement bibliques) d'Augustin. Ces intervalles temporels ainsi créés ne renvoient pas à des temps de nature différente, et restent pour la plupart sans signification particulière (une exception serait pour les chrétiens la durée depuis l'Incarnation ou la Passion, qui renvoie à un temps sotériologique différent).

La deuxième manière vise à établir l'existence de ce que l'on peut appeler des époques, ici définies comme des durées exprimant des natures différentes de la temporalité pour un thème précis. Les exemples cités plus haut peuvent être ainsi considérés comme des époques : d'un point de vue politique, les historiens anciens distinguent à Rome la monarchie, la République et le Principat (mais les éventuels parallèles entre les âges de Rome et ceux de la vie humaine sont rhétoriques), ou considèrent la série des empires universels successifs ; d'un point de vue religieux, Paul de Tarse oppose un temps avant la Loi, un temps sous la Loi et un temps sous la Grâce ; Denys d'Halicarnasse, mais aussi Tacite, *Dialogue des orateurs*, proposent diverses époques de l'art oratoire ; plus tard, d'un point de vue culturel puis religieux chrétien, on distingua une Antiquité, un

Moyen Âge et des temps modernes (Renaissance ou Réforme). Un autre thème important est celui de l'accès à l'information qui, du point de vue de l'historien, pouvait varier selon les époques. Ainsi, Varron distingue un temps "inconnu", un temps "mythique" et un temps "historique" (ce dernier étant défini par une chronologie précise). Tacite, *Histoires* 1, 1, 2, et *Annales*, 1, 6, 3, estime que pour la République, on connaît par leurs discours ou écrits les points de vue des acteurs politiques ; en revanche, l'instauration du principat, en rendant nombre de prises de décisions secrètes, sans débat public devant le Sénat, amène l'historien à supputer les raisons des actions ou à relater des rumeurs invérifiables. Chez Cassius Dion, cet aspect est aussi important que la distinction entre temps passé décrit par des écrits antérieurs et temps présent connu par l'expérience de l'historien, ce qui l'amène à distinguer trois époques : la République où l'information sur les causes des actions est accessible ; le principat, d'Actium à la mort de Marc Aurèle, où l'information est secrète et reste méconnue ; et les années 180-229 où Dion a eu accès à l'information en étant dans les cercles du pouvoir.³ Toutes ces époques n'ont cependant de valeur que pour une thématique donnée ; si elles coïncident, c'est par dérivation (c'est le cas de l'art oratoire ou de l'accès à l'information qui suivent les transformations politiques) ou parce que cette coïncidence manifeste une relation essentielle (la naissance de Jésus-Christ sous Auguste chez Eusèbe de Césarée et Orose, qui lie les destins du monothéisme et de la monarchie impériale romaine).

La troisième manière est bien plus récente. Elle est présente chez Vico avec les âges des dieux, des héros et des humains qui renvoient cette fois à trois manières distinctes et discontinues de penser le monde et de vivre en société. Il s'agit là d'une périodisation, avec une succession de systèmes synchroniques cohérents, ce qui n'a rien à voir avec la diachronie thématique des époques. La Révolution française, en créant l'Ancien Régime, a manifesté

³ FREYBURGER-GALLAND (2003).

cette discontinuité temporelle radicale. Celle-ci fut ensuite théorisée par Hegel avec le concept de *Geschichtlichkeit* (historicité d'un moment) et ensuite par Ranke avec la notion de *eigentlich* (qui renvoie au propre de chaque durée étudiée). La conception de ces périodes fut liée vers 1800 au concept d'Histoire comme devenir unifié et compréhensible de l'humanité. Mais avant 1700, sans concept d'Histoire (car *praxeis, ta erga, ta genomena ex anthrōpōn, ta pragmata* renvoient aux actes et aux événements, non au devenir qui les contient⁴), et sans notion de période synchronique, les distinctions temporelles étaient plus chronologiques qu'historiques au sens actuel. Cette divergence dans la conception de la structure temporelle fait que le rapport entre le temps présent et le passé universel est nécessairement différent entre les Anciens et nous, car les premiers pouvaient penser des âges ou des époques, mais non des périodes.

N. Luraghi: I have much sympathy for your attempt at bringing order into chaos, in the footsteps of scholars like Momigliano and Koselleck. Of course, pursuits like yours will always be exposed to philological objections – passages from ancient authors that at least appear to contradict your general statements. As an example, the notion that the present of culturally different peoples might coincide with the past of the observer, which you connect to a general model of human progress elaborated towards the end of the 19th century, is present in Thucydides' *archaiologia*, where he indicates that current customs of the non-Greeks provide evidence on earlier customs of the Greeks themselves. This does not mean, I think, that generalizations like yours are futile, only that their application has its limits. As for the categories of universal and global history, I wonder whether there we might not be creating problems to ourselves by using general concepts and then looking in the evidence for their instantiations – and realizing that in

⁴ FORNARA (1983).

some cases they do not exist. Rather than acting as if a trans-historical notion of universal history has existed, reaching the predictable conclusion that it has not, I wonder whether we might not compare works of historiography along a simplified and structural model, one that looks at the spatial extension that is necessary in order to explain what any given historian is trying to explain. John very aptly brought in Polybius. For him, a certain kind of history, namely the ascent of one single *polis*, Rome, to hegemony, required a certain kind of historiography, one that looked at different areas of the Mediterranean and peri-Mediterranean world, because events in each of these areas had an explanatory power with regards to events in another area (the Polybian *symplokē*). His history, says Polybius, is like a body, *somatoeidēs*, because it explained the functional connections between all the parts. Incidentally, a similar relation obtained also between time and explanation, hence Polybius' claim that the pursuit backwards in time of the chain of causes needed to stop at some point, or else the events that one actually wanted to explain would not receive the necessary attention. Finally, is it possible that your comparison of past and present methodologies and concepts of history and historicity assumes too high a level of coherence for current concepts of history and historicity?

H. Inglebert: Il eût en effet été plus simple de traiter un sujet comme "La description du temps présent chez les auteurs chrétiens (Eusèbe de Césarée, Jérôme de Stridon, Rufin d'Aquilée, Orose)", qui aurait complété la présentation de Bruno Bleckmann. Mais comme Valérie Fromentin m'avait demandé de faire une comparaison entre l'Antiquité et aujourd'hui, j'ai accepté de faire une telle présentation synthétique au risque de certains raccourcis ou omissions.

Que les ethnologues du XIX^e siècle aient repris Thucydide prouve qu'ils lisaienr leurs classiques, mais la question est de savoir si, à deux périodes différentes, une même formule peut avoir le même sens. La remarque de Thucydide était ponctuelle,

et aurait pu être la même s'il avait parlé non des Grecs de son temps, mais des Carthaginois contemporains ; elle renvoie à un raisonnement selon le *logos* (comme chez Hérodote) et aux considérations des sophistes d'Athènes sur un certain progrès technique et social (généralement associé à un déclin des mœurs, association que l'on retrouve ensuite chez Agatharchide) ; mais on n'a pas écrit une histoire ancienne à partir de ce schéma théorique. En revanche, la même phrase après 1850 était structurelle car elle s'insérait dans un schéma évolutif global, celui d'une *Kulturgeschichte* associant progrès scientifique et développement social et moral, qui posait des équivalences entre les cultures contemporaines découvertes par la colonisation européenne et une ligne temporelle d'un devenir structuré par des périodes historiques allant de la Préhistoire à l'Europe. On ne parle donc pas de la même chose et la distinction des contextes permet justement d'éviter les généralisations.

Il n'existe évidemment pas de catégorie transhistorique d’“histoire universelle”, car l'historiographie de l’“histoire universelle” montre qu'il est contradictoire de tenter d'écrire une “histoire de l'histoire universelle”.⁵ En revanche, on trouve bien dans certaines cultures des écrits historiens (définis formellement par la volonté de véridicité et la capacité technique de datation) ayant l'ambition d'exprimer la signification essentielle du passé. Aussi, la notion (et non le concept) de “récit de la totalité significante du passé” est-elle opératoire pour permettre de comparer certains textes historiens présents en Mésopotamie, en Grèce (et cela concerne aussi bien Polybe que Diodore) et en Chine, et ensuite chez les chrétiens et les musulmans, avec les histoires universelles rédigées depuis le XVIII^e siècle. Mais il faut bien entendu analyser chacune des traditions de manière concrète, et les rapporter à leurs contextes historiques, cause première de l'existence des textes. Pour l'Antiquité, on peut distinguer trois contextes. Le premier serait hellénistique si l'on pense qu'Éphore, Théopompe, Hiéronymos de Cardie ou Douris relèvent de

⁵ INGLEBERT (2014).

l’“*histoire universelle*” ; certains historiens y ajoutent des spéculations philosophiques.⁶ Le deuxième est gréco-romain, avec trois traditions : celle de “l'*histoire oikouménique*” de Polybe et de ses successeurs (Poséidonios et Strabon) qui décrit une histoire relativement récente et mondialisée par Rome ; celle de “l'*histoire commune*” de Diodore de Sicile qui remonte aux origines de la civilisation et des royaumes et qui peut inclure les œuvres de Castor de Rhodes, de Nicolas de Damas et de Trogue Pom-pée ; et l'*histoire de Rome* de Tite Live et de ses successeurs jusqu’à Cassius Dion et Ammien Marcellin, l'*urbs* ayant soumis l'*orbis*. Le troisième est juif et chrétien, avec plusieurs variantes : l’œuvre de Flavius Josèphe ; la chronique universelle chrétienne (Julius Africanus, Hippolyte de Rome, Eusèbe de Césarée et leurs successeurs), qui mêle histoire sacrée et histoire des empires ; la tradition de l'*histoire ecclésiastique* depuis Eusèbe de Césarée ; l'*histoire chrétienne* de Babylone et de Rome d’Orose et Augustin.

Enfin, j’admetts que ces idées sur l'*histoire*, l'*Histoire* et l'*historicité* (ainsi que celles exprimées dans la réponse à Roberto Nicolai) ne sont pas nécessairement partagées par tous. Mais j’assume pleinement une position foucaldienne⁷ qui renforce l'*héritage historiciste* rankéen en insistant sur la singularité et la discontinuité des expériences historiques car cela me semble méthodologiquement prudent.

⁶ MORTLEY (1996).

⁷ VEYNE (2010).